



Tourguéniev
Romans et nouvelles
complets

I

INTRODUCTION PAR FRANÇOISE FLAMANT
TEXTES TRADUITS PAR FRANÇOISE FLAMANT,
HENRI MONGAULT ET ÉDITH SCHERRER,
PRÉSENTÉS ET ANNOTÉS PAR
FRANÇOISE FLAMANT ET ÉDITH SCHERRER

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

TOURGUÉNIEV

*Romans
et nouvelles
complets*

I

TEXTES TRADUITS
PAR FRANÇOISE FLAMANT,
HENRI MONGAULT
ET ÉDITH SCHERRER

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

MOUMOU

L'AUBERGE DE GRAND CHEMIN

© *Éditions Gallimard, 1941.*

MÉMOIRES D'UN CHASSEUR

© *Éditions Gallimard, 1953.*

© *Éditions Gallimard, 1981, pour les traductions révisées.*

Pour tous les autres textes et l'ensemble
de l'appareil critique :

© *Éditions Gallimard, 1981.*

Dans le temps où il publiait deux romans, son émule Gontcharov ne faisait encore qu'ébaucher sa grande fresque *Le Ravin* qui devait paraître en 1869 ; il fit part de son projet à Tourguéniev qui l'aurait, disait-il, pillé, d'abord dans *À la veille*, puis dans *Nid de gentilhomme...* La chronique de Tourguéniev épouse fidèlement les contours de l'actualité ; elle a bouleversé le public, et déterminé les traits caractéristiques du réalisme russe ; elle est demeurée le meilleur document que nous possédions sur la genèse, en Russie, de l'idéologie moderne, parce qu'elle donne d'une réalité complexe et flottante une suite de représentations esthétiques rigoureusement organisées.

Tourguéniev, qui était un écrivain modeste, même s'il fut un homme de lettres assez vaniteux, s'était fixé des objectifs limités : remplir la mission sociale impartie par Biéliniski à l'écrivain des années quarante, d'une part ; et, d'autre part, agencer le matériau psychologique et historique en réalité esthétique selon les règles de l'art classique, c'est-à-dire en suivant le modèle pouchkinien. Ces limites peuvent paraître étroites. Elles conviennent à son génie qui n'est pas de se lancer dans des entreprises monumentales, ni de transmettre des convictions par lesquelles on prétend changer le monde. Le génie de Tourguéniev a consisté à élaborer une œuvre en prose que l'on peut qualifier de poétique, car elle se caractérise par la multiplicité de ses niveaux de signification ; il s'agissait pour lui de transmettre, dans un cadre restreint, un message très dense ; et il est parvenu, en effet, à donner d'une réalité multiforme et même disparate une représentation profondément unifiée.

Aucun prosateur russe ne rivalise sans doute avec lui dans l'art de transformer un objet décrit avec réalisme en image poétique, voire en symbole ; de laisser entendre, au-delà des mots, un message plus profond, ou même différent de celui qui est exprimé par les mots. Il se considérait lui-même comme un « écrivain objectif, comme un peintre de la scène contemporaine¹ » ; il affirmait que « l'étude de la physionomie humaine, de la vie des autres l'intéressait davantage que l'étalage de ses

1. Lettre à la comtesse Lambert du 27 avril/9 mai 1863, (*Correspondance générale*, t. XII, p. 352-353).

ROMANS ET NOUVELLES
COMPLETS
DE TOURGUÉNIEV

ANDRÉ KOLOSSOV

Dans une petite pièce convenablement meublée, quelques jeunes gens étaient assis devant la cheminée. C'était le tout début d'une soirée d'hiver : le samovar bouillait sur la table, la conversation battait son plein et passait d'un sujet à l'autre. On commença à discuter des hommes exceptionnels et de ce qui les distinguait des gens ordinaires. Chacun exposait son opinion de son mieux ; le ton monta, l'animation devint bruyante. Un petit homme pâle qui avait longtemps écouté péroser ses compagnons en buvant son thé à petites gorgées et en tirant de temps en temps sur son cigare, se leva soudain et s'adressa en ces termes à tout notre groupe (j'étais de ceux qui participaient au débat) :

« Messieurs ! Tous vos discours pleins de pensées profondes sont très bien chacun dans son genre, mais ils ne mènent à rien. Chacun, comme il se doit, prend connaissance de l'opinion de son adversaire, et reste bien convaincu que la sienne est la meilleure. Mais nous n'en sommes ni à notre première réunion ni à notre première discussion et, dès lors, tout laisse à penser que nous avons eu amplement l'occasion de nous exprimer et de nous informer de l'opinion des autres. Dans ces conditions, pourquoi donc vous fatiguez-vous ? »

Là-dessus, le petit homme secoua négligemment la cendre de son cigare dans la cheminée, ferma à demi les yeux et sourit paisiblement. Tout le monde se tut.

« Alors, que devons-nous faire, d'après toi ? dit l'un de nous : jouer aux cartes ? ou peut-être aller nous mettre au lit ? nous séparer et rentrer chacun chez soi ?

— Il est agréable de jouer aux cartes et utile de se mettre au lit, répondit le petit homme, mais encore un peu tôt pour nous séparer. Pourtant vous ne m'avez pas compris. Écoutez : je propose, puisque nous en sommes là, que chacun décrive aux autres une personnalité exceptionnelle, nous raconte comment il a rencontré un jour ou l'autre un homme remarquable. Croyez-moi, le plus mauvais récit sera infiniment plus concret que le plus parfait des raisonnements. »

Ce discours nous laissa songeurs.

« Curieux, remarqua l'un de nous, qui était très facétieux : moi excepté, je ne connais pas un seul homme exceptionnel ; or ma vie est connue, je crois, de vous tous. Pourtant, si vous l'exigez...

— Non, non, inutile ! s'écria un autre. Et après tout, ajouta-t-il en se tournant vers le petit homme : commence, toi. Tu nous as tous désarçonnés, alors à toi de jouer. Seulement, attention, si ton récit ne nous plaît pas, tu seras sifflé.

— À votre aise », répondit l'intéressé.

Il vint se mettre debout près de la cheminée ; nous nous assîmes en cercle autour de lui et fîmes silence. Le petit homme considéra notre groupe, leva les yeux au plafond et commença en ces termes :

« Il y a dix ans, messieurs et chers amis, j'étais étudiant à Moscou. Mon père, un vertueux hobereau de nos steppes, m'avait confié à un professeur allemand à la retraite qui s'était engagé, pour cent roubles par mois, à me fournir le boire et le manger, et à surveiller ma moralité. Cet Allemand avait par nature un maintien fort grave et fort imposant ; au début il m'inspirait une assez jolie frousse. Mais un beau soir, en rentrant, je vis avec un attendrissement indicible mon précepteur trônant avec trois ou quatre compagnons à une table ronde sur laquelle se trouvait une assez grande quantité de bouteilles vides et de verres encore inachevés. À ma vue, mon vénérable mentor se leva et me présenta avec

force grands gestes et bégaiements à l'honorable compagnie qui me proposa aussitôt comme un seul homme un verre de punch. Cet agréable spectacle produisit sur mon âme un effet rafraîchissant; l'avenir s'offrit à mes yeux en tableaux des plus enchanteurs. Et de fait : à dater de ce jour mémorable, je jouis d'une liberté illimitée, j'aurais presque pu rosser mon précepteur. Il avait une femme qui répandait toujours une odeur de fumée et de concombre salé; elle était encore assez jeune, mais il ne lui restait déjà plus une seule dent de devant. On sait que toutes les Allemandes perdent très tôt ces ornements indispensables du corps humain. Je la mentionne uniquement parce qu'elle tomba follement amoureuse de moi, et faillit me faire mourir à force de me gaver.

— Au fait, au fait, criâmes-nous. Ce ne sont tout de même pas tes exploits à toi que tu as l'intention de nous raconter ?

— Non, messieurs ! répliqua tranquillement le petit homme, je suis un mortel très ordinaire. Ainsi donc je vivais chez mon Allemand et je coulais, comme on dit, des jours heureux. Je n'étais pas trop assidu à l'Université, et chez moi je ne faisais rigoureusement rien. Au bout de très peu de temps, je fus lié avec tous mes camarades et je les tutoyais tous^a. Parmi mes nouveaux amis je comptais un assez brave garçon, bon diable, fils d'un ancien prévôt¹ maintenant à la retraite. Il s'appelait Bobov. Ce Bobov s'était mis à venir chez moi régulièrement et apparemment m'avait pris en amitié. Et moi, de mon côté... sans l'aimer vraiment, vous voyez, je ne le détestais pas, quoi... Il faut vous dire que dans tout Moscou je n'avais pas un seul parent, sauf un vieil oncle qui parfois venait me demander, à moi, de l'argent. Je ne faisais pas de visites, et je craignais particulièrement les femmes; j'évitais également toute relation avec les parents de mes camarades d'Université, depuis que l'un d'eux, devant moi, avait tiré son fils par sa mèche de cheveux, parce qu'un bouton de son uniforme était décousu : ce jour-là, il ne devait pas rester plus de six boutons à ma propre tunique. Par comparaison avec bon nombre de mes camarades, je passais pour un richard; mon père m'envoyait de temps en temps de modestes liasses d'assignats^a d'un bleu passé qui me

valaient non seulement de jouir de mon indépendance, mais d'être constamment entouré de flatteurs et de laquais... que dis-je, entouré, moi ! Même mon chien Armichka l'était, une bête à la queue coupée qui, bien que de la race des chiens d'arrêt, craignait les coups de feu au point de tomber dans une angoisse indescriptible à la seule vue d'un fusil. Au demeurant, je n'étais pas sans ressentir, comme tous les jeunes gens, cette sourde effervescence intérieure qui en général, une fois qu'on a accouché d'une douzaine de poèmes plus ou moins raboteux, s'achève de la façon la plus paisible et la plus satisfaisante. Je voulais quelque chose, j'aspirais à quelque chose, je rêvais de quelque chose ; avouons-le, je ne savais pas trop, même alors, de quoi je rêvais exactement. Maintenant, je comprends ce qui me manquait : je ressentais ma solitude, j'avais *soif* de communier avec des êtres soi-disant vivants ; le mot "vie" (prononcez "vvyie") résonnait au fond de moi, et j'épiais cette résonance avec une angoisse indéfinie... Valérien Nikititch, passez-moi je vous prie une cigarette Pajitos¹. »

Sa cigarette allumée, le petit homme continua :

« Un beau matin, Bobov arriva chez moi tout essoufflé d'avoir couru : "Dis donc, mon vieux, tu sais la grande nouvelle ? Kolossov est ici. — Kolossov ? Qui c'est, cet oiseau-là, Monsieur Kolossov ? — Tu ne le connais pas ? Andrioucha² Kolossov ? Allons le voir, mon vieux, dépêchons-nous. Il est rentré hier soir de son préceptorat³. — Mais qu'est-ce donc que cet homme-là ? — Quelqu'un d'exceptionnel, mon vieux, tu permets ! — Un homme exceptionnel, dis-je, vas-y donc tout seul. Je reste chez moi. On sait ce que c'est, avec vous, les hommes exceptionnels ! Quelque versificateur entre deux vins, perpétuellement figé dans un sourire extatique !... — Mais non, voyons ! Kolossov n'est pas comme ça." Je faillis faire remarquer à Bobov que c'était à Monsieur Kolossov de venir se présenter à moi ; mais je ne sais pourquoi je cédaï, et partis avec lui. Bobov me conduisit dans l'une des ruelles les plus sales, les plus tortueuses et les plus étroites de Moscou... La maison où demeurait Kolossov était une bâtisse de type ancien, compliqué et mal commode. Nous pénétrâmes dans une cour ; une grosse femme suspendait du linge à des ficelles tendues entre la maison et la palis-

sade... des enfants s'interpellaient à grands cris dans l'escalier de bois...

— Au fait ! Au fait ! hurlâmes-nous en chœur.

— Je vois, messieurs, que vous n'appréciez pas l'agréable; vous n'en tenez que pour l'utile. Fort bien ! Nous suivîmes un couloir sombre et étroit qui conduisait à la chambre de Kolossov; nous entrâmes. Vous avez certainement une idée approximative de ce que peut être la chambre d'un étudiant pauvre. Nous trouvâmes Kolossov assis sur la commode, juste en face de la porte et fumant sa pipe. Il tendit à Bobov une main amicale et me fit un signe de tête poli. Au premier regard, je ressentis pour lui une attirance irrésistible. Bobov ne se trompait pas, messieurs ! Kolossov était réellement un homme exceptionnel. Permettez-moi de vous le décrire de façon un peu plus détaillée... Il était d'assez haute taille, bien bâti, plein d'aisance et d'un physique fort agréable. Son visage... Je trouve très difficile, messieurs, de décrire un visage. C'est facile de prendre des traits un par un et de les examiner séparément; mais comment arriver à faire passer ce qui constitue la qualité distinctive, l'essence propre de *tel* visage en particulier ?

— Ce que Byron appelle *the music of the face*¹, fit remarquer un monsieur à l'habit très ajusté et à la figure pâle.

— Comme vous le dites... C'est pourquoi je me bornerai à une seule observation : ce " je ne sais quoi " de particulier que j'évoquais à l'instant tenait, chez Kolossov, à un air de gaîté insouciant et hardie, et puis aussi à un sourire extraordinairement charmeur. Il n'avait pas connu son père et sa mère. Un parent éloigné, fonctionnaire mis à pied pour une histoire de pots de vin, l'avait élevé de ses maigres deniers. Jusqu'à quinze ans il vécut à la campagne; puis il réussit à gagner Moscou où il habita deux ans chez une vieille femme sourde, une veuve de pope; il entra à l'Université et dès lors vécut de leçons. Il enseignait l'histoire, la géographie et la grammaire russe, bien qu'il n'eût de ces matières que de vagues notions; mais premièrement notre beau pays connaissait déjà l'usage des " manuels ", absolument providentiels pour les précepteurs; deuxièmement les exigences des respectables marchands qui confiaient à Kolossov l'éducation de leur progéniture

étaient excessivement limitées. Kolossov n'était ni un bel esprit, ni un humoriste; mais vous ne pouvez vous imaginer, messieurs, avec quel plaisir nous nous soumettions tous à cet homme. Nous l'admirions comme malgré nous; ses paroles, ses regards, ses gestes dégageaient un tel charme de jeunesse^a que tous ses camarades étaient absolument fous de lui. Les professeurs le jugeaient "pas bête", mais "pas particulièrement doué" et paresseux^b. La présence de Kolossov conférait une singulière tenue à nos petites réunions du soir : lui présent, notre gaîté ne dégénérait jamais en tapage grossier; ou, si l'atmosphère générale était à la tristesse, cette tristesse à demi puérile s'épanchait, lorsqu'il était là, en conversations tranquilles et parfois même assez concrètes, elle ne sombrait jamais dans le cafard morose. Vous souriez, messieurs, je comprends votre sourire : oui, bon nombre d'entre nous se sont révélés par la suite de fieffés gredins ! Mais la jeunesse... la jeunesse...

— *Oh talk not to me of a name great in story !*

The days of our youth are the days of our glory¹...

déclama le même monsieur à la figure pâle...

— Fichtre ! Quelle mémoire vous avez ! Et toujours du Byron ! remarqua le narrateur. Bref, messieurs, Kolossov était l'âme de notre compagnie. Je m'attachai à lui plus fort que je ne le fis jamais par la suite à aucune femme. Et pourtant le souvenir de cet étrange amour ne me fait pas honte, même aujourd'hui. Oui, c'était bien de l'amour, car il me souvient d'avoir éprouvé alors tous les tourments de cette passion, et notamment la jalousie. Kolossov nous aimait tous également, mais se montrait spécialement attentionné pour un garçon taciturne, blond et calme, du nom de Gavrilov. Ils ne se quittaient pour ainsi dire jamais, s'entretenaient souvent à voix basse et disparaissaient ensemble de Moscou, pour une destination inconnue, deux ou trois jours de suite... Kolossov n'aimait pas les questions, et je me perdais en conjectures. Ce n'était pas la simple curiosité qui m'excitait; je voulais devenir un de ses compagnons, un de ses chevaliers servants; j'étais jaloux de Gavrilov; je l'enviais; je n'arrivais pas à m'expliquer les absences étranges de Kolossov. Avec cela, on ne remarquait chez lui ni ces airs mystérieux qu'affichent les jeunes gens dotés de présomption, d'un teint pâle, d'une chevelure

noire et d'un regard " expressif ", ni cette fausse indifférence destinée à dissimuler prétendument des sentiments d'une violence énorme; non : il avait, comme on dit, le cœur sur les lèvres; mais quand il se passionnait pour quelque chose, une activité frénétique, impétueuse, s'emparait brusquement de tout son être^a; pourtant, il ne gaspillait pas son énergie, et jamais, en aucune circonstance, il ne se juchait sur des échasses. À propos, messieurs... soyez sincères : ne vous est-il jamais arrivé de fumer une pipe dans votre fauteuil avec un air de mélancolie sublime, à faire croire que vous veniez de vous résoudre à un exploit héroïque, alors que vous réfléchissiez simplement à la couleur de votre prochain pantalon?... Toujours est-il que je fus le premier à remarquer chez notre ami si gai et si affable ces accès de frénésie involontaires... On dit à bon droit que l'amour est extralucide. Je pris la résolution de forcer sa confiance coûte que coûte. Je n'avais rien à gagner à lui faire la cour; ma vénération pour lui était si naïve qu'il ne pouvait douter de mon dévouement... mais à mon extrême désappointement il me fallut bien admettre, au bout du compte, que Kolossov évitait de se rapprocher de moi davantage, que mon attachement encombrant semblait lui peser. Il lui arriva un jour de m'emprunter de l'argent — et il me le rendit le lendemain en me remerciant d'une boutade. Tout au long de l'hiver mes relations avec Kolossov en restèrent exactement au même point; je me comparais souvent à Gavrilov, sans arriver à comprendre en quoi il était mieux que moi... Mais soudain tout changea. À la mi-avril, Gavrilov tomba malade et mourut dans les bras de Kolossov qui n'avait pas quitté sa chambre un seul instant et qui se cloîtra une semaine entière après sa mort. Nous regrettâmes tous le pauvre Gavrilov; ce garçon pâle et taciturne semblait avoir pressenti sa fin. Je le regrettai moi aussi sincèrement, mais je sentais mon cœur défaillir de je ne sais quel espoir...

« Un soir inoubliable... j'étais seul, allongé sur mon divan, le regard vide et fixé au plafond... quelqu'un ouvrit brusquement la porte de ma chambre et s'arrêta sur le seuil; je levai la tête : Kolossov était devant moi. Il entra d'un pas lent et s'assit près de moi. " Je suis venu te voir, commença-t-il d'une voix assez sourde,

parce que tu m'aimes plus que tous les autres... J'ai perdu mon meilleur ami (sa voix trembla un peu) et je me sens seul... Vous ne connaissiez pas Gavrilov... vous ne saviez pas..." Il se leva, fit quelques pas dans la chambre et brusquement revint près de moi... "Veux-tu le remplacer dans mon amitié?" dit-il, et il me tendit la main. Je me levai d'un bond et me jetai sur sa poitrine. Ma joie sincère le toucha... Je ne savais que dire, je suffoquais... Il me regarda et rit doucement. On nous apporta le thé. Tout en le buvant, il se laissa aller à me parler de Gavrilov; j'appris que ce garçon timide et doux lui avait sauvé la vie, et je dus convenir à part moi qu'à sa place je n'aurais pas pu m'empêcher de parler, de me vanter de ma chance. Huit heures sonnèrent. Kolossov se leva, s'approcha de la fenêtre, tambourina sur les vitres, se retourna vivement comme pour me parler... et se rassit sans mot dire. Je lui pris la main. "Kolossov! Crois-moi, crois-moi, je mérite ta confiance!" Il me regarda droit dans les yeux. "Eh bien, s'il en est ainsi, dit-il enfin, prends ton bonnet et allons-y. — Où? — Gavrilov ne me posait pas de questions." Je me tus aussitôt. "Tu sais jouer aux cartes? — Oui."

« Nous sortîmes et prîmes un fiacre jusqu'à la barrière de... Là, nous descendîmes. Kolossov prit les devants d'un pas très rapide; je le suivis. Nous marchions sur la grand'route. Au bout d'une verste¹, il tourna à droite. Cependant la nuit était tombée. À droite, des feux brillaient dans le brouillard et les innombrables églises de la grande ville s'élevaient sur le ciel; à gauche, près d'une forêt, deux chevaux blancs paissaient dans un pré; devant nous s'étendaient des champs couverts de vapeurs grisâtres. Je suivais Kolossov en silence. Soudain il s'arrêta, tendit la main devant lui et dit : "Voilà où nous allons" Je vis une maison petite et sombre; deux étroites fenêtres brillaient faiblement dans le brouillard. "Dans cette maison, continua Kolossov, habite un certain Sidorenko, lieutenant en retraite, avec sa sœur, une vieille demoiselle, et sa fille. Je te ferai passer pour un parent à moi; tu joueras aux cartes avec lui." J'acquiesçai silencieusement. Il fallait prouver à Kolossov que je savais me taire aussi bien que Gavrilov... Mais ma curiosité, je l'avoue, était à rude

épreuve. En approchant du perron de la petite maison, je vis dans la fenêtre éclairée la silhouette élancée d'une jeune fille... Elle paraissait nous attendre et disparut aussitôt. Nous pénétrâmes dans un vestibule sombre et étroit. Une vieille femme borgne et bossue sortit à notre rencontre et me regarda d'un air ahuri. " Ivan Sémionytch est-il chez lui ? demanda Kolossov. — Oui, monsieur. — Oui ! " fit une grosse voix d'homme qui venait de derrière la porte. Nous passâmes dans la grande salle, si du moins l'on peut appeler ainsi une pièce toute en longueur et assez malpropre; un vieux piano droit s'y rencognait humblement dans un angle, près du poêle; quelques chaises avançaient çà et là le long de murs qui avaient été jaunes. Au milieu de la pièce se tenait un homme d'une cinquantaine d'années, grand, un peu voûté, vêtu d'une robe de chambre maculée. Je lui accordai un coup d'œil plus attentif : visage renfrogné, cheveux en brosse, front bas, des yeux gris, une énorme paire de moustaches, de grosses lèvres... " Belle tête à claques ! " pensai-je. " Ça fait un bout de temps qu'on ne vous a pas vu, André Nikolaïtch¹, dit-il en tendant à mon compagnon sa vilaine main rouge, un bon bout de temps ! Et où est Sébastien Sévaštianovitch ? — Gavrilov est mort, dit tristement Kolossov. — Mort ? Allons bon ! Et qui c'est, celui-là ? — Un parent à moi, permettez-moi de vous le présenter : Nicolas Alex... — Bien, bien, l'interrompt Ivan Sémionytch, enchanté. Il joue aux cartes ? — Mais comment donc ! — Voilà qui est parfait; installons-nous donc tout de suite. Holà ! Matrona Sémionovna ! Où es-tu passée ? La table de jeu, vite !... Et du thé ! " Sur ces mots, M. Sidorenko passa dans l'autre pièce. Kolossov me regarda. " Écoute, dit-il, tu ne peux pas savoir comme je suis confus... " Je lui fermai la bouche. " Hé ! vous, mon bon monsieur... je ne me rappelle plus votre nom, par ici, s'il vous plaît ", cria Ivan Sémionytch. J'entrai dans le salon. C'était une pièce encore plus petite que la salle à manger. Les murs en étaient ornés de portraits affreux; devant un divan qui montrait son crin en plusieurs endroits était placée la table au tapis vert; Ivan Sémionytch trônait sur le divan et battait déjà les cartes; près de lui, sur l'extrême bord d'un fauteuil était assise une femme maigre en bonnet blanc et robe noire, jaune,

ridée, avec de petits yeux myopes et une bouche de chat, aux lèvres minces. “Voilà, je te le présente, dit Ivan Sémionytch; celui d'avant est mort, alors André Nikolaïévitch en a amené un autre; voyons un peu comment il joue !” La vieille inclina la tête d'un air contraint et eut une quinte de toux. Je tournai la tête; Kolossof n'était déjà plus dans la pièce. “Arrête de tousser, Matrona Sémionovna, tu n'es pas une brebis pour bêler comme ça !” grogna Sidorenko. Je pris place; la partie commença. M. Sidorenko s'échauffait terriblement et entraînait en fureur à la moindre faute de ma part; il accusait sa sœur de reproches; mais elle était visiblement habituée depuis longtemps aux amabilités de son frère et réagissait simplement en clignant des yeux de temps en temps. Pourtant, quand il la traita tout de go d'“Antéchrist”, la pauvre vieille explosa. “Ivan Sémionytch, dit-elle, furieuse, vous avez peut-être fait mourir votre épouse Anfissa Karpovna, mais moi, vous ne m'aurez pas ! — Ah ! tu crois ça ? — Non, vous ne m'aurez pas ! — Ah ! tu crois ça ? — Non ! vous ne m'aurez pas !” Ils se disputèrent ainsi un bon moment. Ma situation, comme vous le voyez, n'était guère enviable et même tout simplement idiote; je ne comprenais pas quelle idée avait eue Kolossof de m'amener... Je n'ai jamais été fort aux cartes; mais là, je m'en rendais compte moi-même, j'étais au-dessous de tout. “Non ! répétait sans arrêt l'ancien lieutenant : vous n'arrivez pas à la cheville de Sévastianovitch ! Ça non ! Vous jouez distraitement !” Il va de soi que je l'envoyais intérieurement à tous les diables. Cette torture se prolongea environ deux heures; je fus complètement ratissé. Vers la fin du dernier robre¹, j'entendis un léger bruit derrière ma chaise : je tournai la tête et vis Kolossof; à ses côtés se tenait une jeune fille d'environ dix-sept ans qui me regardait de temps en temps avec un sourire à peine perceptible. “Bourre-moi donc une pipe, Varia²”, grogna Ivan Sémionytch. La jeune fille disparut aussitôt, légère comme un oiseau, dans la pièce voisine. Elle n'était pas très jolie, plutôt pâle, plutôt maigre; mais à ce jour encore, je n'ai jamais vu d'aussi beaux yeux ni d'aussi beaux cheveux. Nous arrivâmes tant bien que mal au bout du robre; je réglai mes pertes. Sidorenko alluma sa pipe et gueula : “Bon ! maintenant, on soupe !” Kolossof me présenta à Varia,

c'est-à-dire à Barbe Ivanovna, la fille d'Ivan Sémionytch. Varia était intimidée; moi aussi. Mais Kolossov, à son habitude, eut vite fait d'arranger les choses et de mettre tout le monde à l'aise : il fit asseoir Varia au piano, lui demanda de jouer une danse populaire, et entraîna Ivan Sémionytch dans un kazatchok¹ endiablé où tous deux rivalisèrent d'ardeur. Le lieutenant lançait des cris, frappait des pieds et exécutait des numéros de jambes si étourdissants que Matrona Sémionovna elle-même éclata de rire, fut prise d'une quinte de toux, et se retira chez elle à l'étage. La vieille bossue mit le couvert; nous soupâmes. À table, Kolossov racontait mille bêtises; le lieutenant éclatait d'un rire tonitruant; je regardais Varia à la dérobée. Elle ne quittait pas des yeux Kolossov... et à la seule expression de ses traits, je devinais qu'elle l'aimait et qu'elle en était aimée. Ses lèvres étaient légèrement entrouvertes, elle penchait un peu la tête en avant et l'animation colorait délicatement tout son visage; de temps en temps, un grand soupir soulevait sa poitrine, elle baissait les yeux tout à coup et riait doucement... J'étais heureux pour Kolossov... Et en même temps, que diable, je l'enviais...

« À peine sortis de table, nous prîmes, Kolossov et moi, nos couvre-chefs, ce qui n'empêcha pourtant pas le lieutenant de nous dire entre deux bâillements : "Vous vous incrustez, messieurs; il ne faudrait tout de même pas abuser." Varia reconduisit Kolossov jusque dans l'entrée. "Quand donc reviendrez-vous, André Nikolaïévitch ?" lui demanda-t-elle à voix basse. — Très bientôt, je vous le promets. — Amenez-le donc aussi, ajouta-t-elle avec un sourire des plus perfides. — Mais comment donc !..." "Serviteur !" pensai-je à part moi...

« Sur le chemin du retour, j'appris les faits suivants. Six mois auparavant²², Kolossov avait fait la connaissance de M. Sidorenko d'une manière assez singulière. Il revenait de la chasse par une soirée pluvieuse et n'était déjà plus loin de la barrière de... lorsqu'il entendit soudain, à une assez courte distance de la route, des gémissements entrecoupés d'imprécations. Il avait son fusil; sans réfléchir davantage, il marcha droit dans la direction des cris et découvrit, par terre, un homme à la cheville foulée. Cet homme était M. Sidorenko. À grand-

peine, il le ramena jusque chez lui, le remit entre les mains de sa sœur effarée et de sa fille, courut chercher un médecin... Le matin se leva sur ces entrefaites; Kolossov ne tenait plus debout de fatigue. Avec la permission de Matrona Sémionovna, il se jeta sur le divan du salon et dormit d'un trait jusqu'à huit heures. Aussitôt réveillé, il voulut rentrer chez lui; mais on le retint et on lui offrit le thé. Durant la nuit, il avait pu entrevoir à deux reprises la petite figure pâle de Barbe Ivanovna; il n'avait pas fait particulièrement attention à elle, mais le matin, elle lui parut décidément à son goût. Matrona Sémionovna se répandait en louanges et en remerciements; Varia servait le thé sans rien dire, levait de temps en temps les yeux sur lui et s'empressait, timide et rougissante, de lui présenter une tasse, la crème ou le sucrier. À ce moment, le lieutenant se réveilla, réclama sa pipe d'une voix sonore et, après un moment de silence, cria : " Ma sœur ! Hé ! ma sœur ! " Matrona Sémionovna passa dans sa chambre. " Dis donc, ce type... diantre, comment s'appelle-t-il, déjà ? il est parti, ou non ? — Non, je suis encore ici, répondit Kolossov en venant jusqu'à la porte. Vous vous sentez mieux maintenant ? — Oui, répondit le lieutenant, entrez, entrez, mon bon monsieur. " Kolossov entra. Sidorenko le regarda et dit à contrecœur : " Bon, eh ! bien, merci; passez donc me voir un de ces jours, euh... diantre, comment vous appelez-vous, déjà ? — Kolossov, répondit André. — Bon, ça va bien, passez me voir; et pour l'instant vous n'avez pas de raison de moisir ici; on doit vous attendre chez vous. " Kolossov sortit, prit congé de Matrona Sémionovna, s'inclina devant Barbe Ivanovna et rentra chez lui. À dater de ce jour, il commença d'aller chez Ivan Sémionytch, d'abord de loin en loin, puis de plus en plus souvent. Vint l'été : le fusil à la main, la gibecière en bandoulière, il faisait comme s'il allait à la chasse et, passant saluer le lieutenant en retraite, il en profitait pour s'attarder chez lui jusqu'au soir. Le père de Barbe Ivanovna avait servi vingt-cinq ans dans l'armée; le maigre pécule ainsi amassé lui avait permis de s'acheter deux ou trois hectares de terrain à deux verstes de Moscou. Il savait tout juste lire et écrire; mais sous des dehors lourdauds et grossiers, il était débrouillard et rusé, et parfois même un peu filou,

Deux amis	
<i>Notice</i>	1183
<i>Notes et variantes</i>	1189
Les Eaux tranquilles	
<i>Notice</i>	1193
<i>Notes et variantes</i>	1199
Une correspondance	
<i>Notice</i>	1208
<i>Notes et variantes</i>	1214
Jacques Passynkov	
<i>Notice</i>	1216
<i>Notes et variantes</i>	1221
Roudine	
<i>Notice</i>	1225
<i>Notes</i>	1233
<i>Appendice: Le Bureau particulier du domaine</i>	
<i>Notice</i>	1237
<i>Notes</i>	1240

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

ANDRÉ KOLOSSOV
LES TROIS PORTRAITS
UN BRETTEUR
LE JUIF
PÉTOUCHKOV
MÉMOIRES D'UN CHASSEUR
LE JOURNAL D'UN HOMME DE TROP
TROIS RENCONTRES
MOUMOU
L'AUBERGE DE GRAND CHEMIN
DEUX AMIS
LES EAUX TRANQUILLES
UNE CORRESPONDANCE
JACQUES PASSYNKOV
ROUDINE

Appendice

LE BUREAU PARTICULIER DU DOMAINE

*Traductions par Françoise Flamant,
Henri Mongault et Édith Scherrer*

*Introduction et Chronologie
par Françoise Flamant*

*Notices, notes et variantes
par Françoise Flamant et Édith Scherrer*